

—Ce qui vient d'Italie peut-être aussi bon que ce qui arrive de Hanovre, docteur ; mais nous devons rester amis, et pour cela nous ne parlerons pas de Whigs et de Torys.

—Certainement, dit le docteur en recevant ses honoraires et prenant son chapeau, un carolus me convient aussi bien qu'un guillaume. Mais je désirerais savoir pourquoi la vieille lady Saint-Ringan et toute la société se fatiguent les poumons à vanter ce charlatan étranger ?

—Eh, bon Dieu ! vous feriez mieux de l'appeler tout d'un coup jésuite !

Lady Bothwell et le docteur se quittèrent froidement, et la pauvre malade, dont les nerfs avaient éprouvé d'abord la plus violente agitation, se calma peu à peu. Elle essaya de combattre les terreurs superstitieuses qui s'étaient emparées d'elle ; mais l'affreuse vérité, arrivant de Hollande, réalisa ses plus fatales craintes.

Ces nouvelles furent envoyées par le célèbre comte de Stair. Elles apprenaient qu'un duel avait eu lieu entre sir Philippe Forester et le frère de sa femme, le major Falconer, de l'armée anglo-hollandaise, dans lequel ce dernier avait été tué. La cause de cette querelle rendant cet accident plus affreux encore. On supposait que sir Philippe avait quitté subitement l'armée, en conséquence d'une dette considérable qu'il avait contractée au jeu, et qu'il lui était impossible de payer. Il avait changé de nom, et s'était réfugié à Rotterdam, où il était parvenu à se concilier les bonnes grâces d'un ancien et riche bourgmestre, et par les avantages de sa personne et ses manières distinguées, il avait captivé l'affection de sa fille unique, très jeune personne d'une grande beauté, et l'héritière d'une fortune considérable. Enchanté des dons séduisants de celui qui se proposait pour son gendre, le riche marchand, qui avait une trop haute opinion du caractère anglais pour prendre quelques informations, depuis son consentement au mariage. La cérémonie était sur le pont d'être célébrée dans la principale église de la ville lorsqu'elle fut interrompue par une singulière circonstance.

Le major Falconer ayant été envoyé à Rotterdam pour chercher une partie de la brigade des auxiliaires écossais, qui étaient en quartiers dans cette ville, un homme d'un rang distingué, qu'il avait connu antérieurement, lui proposa, comme partie de plaisir, de se rendre à la principale église pour voir le mariage d'un de ses compatriotes avec la fille d'un riche bourgmestre. Le major Falconer se rendit donc dans cette église, accompagné du Hollandais, avec quelques amis et plusieurs officiers de la brigade écossaise. On peut comprendre quel fut son étonnement lorsqu'il vit son propre beau-frère conduisant à l'autel la belle et innocente fiancée qu'il allait tromper indignement. Il proclama, sur le lieu, la perfidie de sir Philippe, et la cérémonie fut par conséquent interrompue. Mais contre l'opinion des gens sages, qui pensaient que sir Philippe était à jamais chassé de la classe des gens d'honneur, le major Falconer accepta le cartel que son beau-frère lui envoya, et, dans le combat qui s'ensuivit, il reçut un coup mortel. Telles sont les voies mystérieuses de la Providence Lady Forester ne put se rétablir du chagrin que lui causèrent ces nouvelles.

—Et cette scène tragique ; demandai-je à la tante Marguerite, eut-elle lieu exactement à la même époque que l'apparition dans le miroir ?

—Il est fâcheux que je sois obligée de discréditer moi-même mon histoire, répondit ma tante ; mais, pour dire la vérité, elle eut lieu quelques jours plus tôt que l'apparition.

—Ainsi l'on peut supposer que par quelque communication prompte et secrète, l'adepte avait reçu la nouvelle de cet événement ?

—Les incrédules le pensent.

—Que devint l'empirique ?

—Peu de temps après on reçut l'ordre de l'arrêter pour crime de haute trahison, comme agent du chevalier de Saint-George, et lady Bothwell, se rappelant les insinuations qui avaient échappé au docteur, ami zélé de la ligne protestante, se souvint aussi que l'adepte était particulièrement prôné parmi les vieilles matrones qui partageaient avec elle la même opinion politique. Il paraît probable que des intelligences sur le continent, qui pouvaient aisément être transmises par quelque agent actif et puissant, lui donnaient les moyens de préparer des scènes de fantasmagorie, comme celle dont lady Bothwell avait été témoin. Cependant il était si difficile de donner une explication naturelle de la chose, que jusqu'au moment de sa mort lady Bothwell conserva des doutes à ce sujet, et souvent elle était tentée de coupée le nœud gordien en admettant la possibilité d'un pouvoir surnaturel.

—Mais, ma chère tante, que devint cet homme habile ?

—Oh ! c'était un trop adroit devin pour ne point être capable de prévoir que sa propre destinée deviendrait tragique s'il attendait l'arrivée de l'homme qui portait un levier d'argent sur sa manche. Il prit prudemment la fuite, et l'on ne sut ce qu'il était devenu. On s'occupa beaucoup, pendant un moment, de lettres et de papiers trouvés dans sa maison ; mais ce bruit tomba peu à peu, et bientôt on ne parla pas plus du docteur Battista Damiotti, que de Galien ou d'Hippocrate.

—Et sir Philippe Forester disparut-il aussi sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu ?

—Non, reprit ma complaisante narratrice. On en parla une fois encore, et ce fut dans une occasion remarquable. On a dit que nous autres Écossais, lorsqu'il existait une nation qui portait ce nom, nous avions parmi nos vertus nombreuses quelques petits grains de vices. On nous accuse, en particulier, d'oublier rarement et de ne jamais pardonner les injures que nous avons reçues ; on dit aussi que nous faisons un dieu de notre ressentiment, comme la pauvre lady Constance se fit un dieu de son chagrin ; et, suivant Burns, que nous avons l'habitude de "caresser notre colère afin de lui conserver sa chaleur." Lady Bothwell partageait ces sentiments, et rien au monde, excepté la restauration des Stuarts, ne lui eût paru aussi délicieux qu'une occasion de se venger de sir Philippe Forester, qui l'avait privée en même temps d'une sœur et d'un frère. Mais pendant un grand nombre d'années on n'entendit en aucune façon parler de lui.

Enfin, à une assemblée dans le carnaval où se fronvait ce qu'il y avait de mieux à Edimbourg, et dans laquelle lady Bothwell avait un siège parmi les dames *patronnesses*, on vint l'avertir tout bas qu'un monsieur désirait lui parler en particulier.

—En particulier, et dans une assemblée ! il faut qu'il soit fou. Dites-lui de passer chez moi demain matin.

—Je le lui ai déjà dit, Milady, répondit le messenger ; mais il m'a prié de vous remettre ce papier.

Lady Bothwell ouvrit un papier qui était ployé et cacheté d'une manière singulière. Il ne contenait que ces mots : *Sur des affaires de vie et de mort*, écrits par une main inconnue. Tout à coup il lui vint dans la pensée que ce billet pouvait concerner la sûreté politique de quelques-uns de ses amis ; elle suivit donc le messenger dans un petit appartement où les rafraîchissements étaient préparés, et d'où la société en général était exclue. Elle trouva un vieillard qui, à son approche, se leva et salua profondément. Son aspect annonçait une santé délabrée, et ses vêtements, quoique scrupuleusement d'accord avec l'étiquette d'un bal, étaient usés et fanés, et beaucoup

Jack Fish Lake, Juillet le 16, 1900.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LIMITED.

MESSEURS, — Veuillez m'expédier des Bouteilles de "Stanton's Pain Relief" pour le montant ci-inclus. Vous m'en avez envoyé 12 bouteilles il y a quelque temps, et je penso que cette médecine mérite beaucoup plus d'éloges que vous n'en faites. Elle vaut son pesant d'or, et je ne voudrais pas rester sans en avoir dans la maison. J'ai vendu plus que la moitié du premier lot, que vous avez envoyé, à mon voisin.

Je demeure votre obéissante servante,

MADAME JULES GAGNÉ,

Jack Fish Lake, N.W.T.